

Des entrelacs d'histoires et de fuites dans *Un dimanche au cachot* de

Patrick Chamoiseau

Mylène Danglades

Université de la Guyane

Résumé

Le marronnage, issu de la période et du système esclavagiste, génère de multiples réflexions et suscite divers écrits sur le plan historique, sociologique, anthropologique, philosophique ou littéraire. Il s'agit de comprendre les formes de résistance ou de fuite des esclaves noirs africains dans la Caraïbe anglophone et francophone, leur désir d'émancipation ou de marginalisation et les répercussions sur nos sociétés. Le marronnage dépasse le cadre strict de l'esclavage et met en lumière des processus de construction identitaire, une esthétique de la marge permettant de s'affranchir du joug de la servitude, de la colonisation et de tous les éléments qui peuvent s'y rattacher, telles les dépendances, la peur, l'aliénation ou l'acculturation. L'évocation ou la réappropriation de la figure du marron et du marronnage constitue une clef de voûte pour explorer les soubassements de la conscience, les sphères du possible et de l'impossible. Dans le domaine de la littérature, l'écrivain Patrick Chamoiseau, dans son roman *Un Dimanche au cachot* y entrevoit la possibilité de recourir à la « trace-mémoire », cet espace oublié par l'histoire et la mémoire, pour plonger le lecteur dans l'univers carcéral colonial d'une esclave rebelle, L'Oubliée. Son imaginaire lui permettra d'en contrer la monstruosité. Le marronnage semble se dérober à toute conceptualisation rigoureuse et servir d'assise à un entrelacs d'histoires et de mondes au confluent de l'imaginaire et de la créativité. Mais l'écriture est-elle suffisamment significative et libératrice pour permettre à l'homme colonisé de retrouver ou d'accéder à son humanité ? L'héritage du nègre marron affranchit-il vraiment l'âme ou la maintient-il dans une fuite éternelle, voire dans un bois marécageux ou obscur ?

L'imaginaire et l'écriture maronnes doivent soustraire l'homme à tout entrelacement tortueux ou toute forme de cachot.

Mots-clés : Littérature, Esclavage, Marronnage, Conscience, Identité, Mémoire.

Introduction

Le marronnage, issu de la période et du système esclavagistes, génère de multiples réflexions et suscite bon nombre d'écrits sur le plan historique, sociologique, anthropologique, philosophique ou littéraire. Le terme marron, selon le journaliste et historien haïtien Jean Fouchard (1988 : 26) aurait été entériné chez les matelots anglais au XVII^e siècle pour désigner une désertion et le mot *nèg mawon*, lui, émanerait des créoles antillo-guyanais et haïtiens et s'appliquerait à une forme de résistance dynamique et viscérale chez l'esclave. Au-delà de l'évolution étymologique et historique du mot « marron », ce sont des souffrances et des blessures « constantes » liées à un système colonial qui sont mises en lumière, et les formes du marronnage varieraient en fonction de la gravité des fuites (*Ibid.* : 382). Le professeur Gabriel Debien, dans son ouvrage *Les Esclaves aux Antilles françaises (XVII-XVIII^e siècles)*, mentionne un « marronnage de petit rayon et de courte durée » et une forme intermédiaire, le « marronnage prolongé, mais individuel en bande » (Debien, 1974: 424) ou le grand marronnage. La correspondance des administrateurs généraux évoque principalement la première des deux formes, mais le marronnage dépasse le cadre strict de l'esclavage et met en exergue des processus de construction identitaire, une esthétique de la marge permettant de s'affranchir du joug de la servitude, de la colonisation et de tous les éléments qui peuvent s'y rattacher, telles les dépendances, la peur, l'aliénation ou l'acculturation. L'évocation ou la réappropriation de la figure du marron constitue une clef de voûte pour explorer les soubassements de la conscience. L'écrivain Patrick Chamoiseau, dans son roman *Un Dimanche au cachot*¹ y entrevoit la possibilité de recourir à la « trace-mémoire », un espace oublié par l'histoire et la mémoire, pour plonger le lecteur

¹ Afin d'éviter l'alourdir le texte, les références à *Un dimanche au cachot* seront suivies uniquement de la page.

dans l'univers carcéral colonial d'une jeune fille rebelle, prénommée « L'Oubliée ». L'enfant, en s'inscrivant dans une posture de marronne, nous montre que le marronnage peut se dérober à toute conceptualisation rigoureuse et servir d'assise à un entrelacs d'histoires et de mondes, au confluent de l'imaginaire et de la créativité. Les voix et les univers spatiaux temporels s'entremêlant, on peut légitimement se demander si l'écriture est suffisamment significative, inquisitrice, incisive et libératrice pour permettre à l'homme colonisé de remonter le long cours sinueux du temps, retracer son histoire, (re)trouver sa voie et accéder à son humanité. L'héritage du nègre marron affranchit-il vraiment l'âme ou la maintient-il dans une fuite éternelle, dans des sentiers marécageux, obscurs ou à l'orée du bois ? L'imaginaire et une écriture marronnes puissants doivent être en mesure de soustraire l'homme à tout entrelacement tortueux ou à toute forme de cachot ambigu. L'écriture, enjeu de luttes et de transgressions, vise à annihiler l'espace, le temps et les discours clivés.

Une parole étouffée

Selon Jean Fouchard, en matière de marronnage, il est difficile de retrouver des témoignages datant cette époque, car les témoins à cette période n'ont pas beaucoup parlé des causes du marronnage ou s'ils l'ont fait, à leur sens, les esclaves fuyaient dans la mesure où ils y étaient poussés et cela pour diverses raisons, la faim, le vagabondage, la paresse, la crainte d'un châtement ou les abus des maîtres. Considérés par les colons comme des êtres nés pour demeurer dans la condition d'esclaves, ces nègres transplantés échappaient ainsi « à un pire destin, s'ils étaient demeurés en Afrique, prisonniers des coutumes barbares, avec le risque de perdre leur âme. » (*Op.cit.* : 33-34).

Ce discours répandu décrit l'esclave comme un paria trouvant son salut et son accomplissement dans la servitude. Condorcet mettait en avant un argument imparable :

On dit pour excuser l'esclavage des Nègres achetés en Afrique, que ces Malheureux sont des criminels condamnés au dernier supplice, ou des prisonniers de guerre, qui seraient mis à mort s'ils n'étaient pas achetés par les Européens. (Condorcet, 1998: 79)

Aucune existence légale et juridique n'est octroyée aux Nègres, et, de ce fait, il est difficile de leur conférer une existence propre, des facultés mentales, intellectuelles, un esprit critique et encore moins des organes vocaux pour énoncer des paroles audibles ou contestataires. Leur voix, s'ils en possèdent, paraissent dérisoires. Patrick Chamoiseau dans son roman *Un dimanche au cachot*, nous présente précisément sous les traits de Caroline, une fillette « insolite » (20) élevée au niveau de l'« association située dans l'ancienne Habitation Gaschette, quelque part dans le nord de la Martinique » (19), une association appelée « *La Sainte Famille* ». Aux dires de l'auteur, cette association « recueille sous mandat de justice, parfois des orphelins, mais souvent des enfants blessés ou mis en danger par des parents calamiteux » (19). Cette enfant s'apparente à un être réfractaire, coupé de tout, une de ces « sans voix » :

Fille de parents polytoxicomanes, placée depuis quelques semaines, elle ne parvient pas à s'acclimater. Elle fuit les autres enfants. Boude les activités. Ne parle pas ou très peu. Ne sait ni rire, ni sourire, ni pleurer. Ne fixe personne. Elle semble vieille avant l'heure et morte le reste du temps. (20)

Cette fillette est en marge de toute vie sociale. Les négations et les restrictions se succèdent pour décrire l'être singulier qu'elle est devenue : « elle ne parvient pas », « Ne parle pas », « Ne sait ni rire, ni sourire, ni pleurer. Ne fixe personne ». La famille à laquelle elle pourrait se raccrocher comme une bouée salutaire

paraît tributaire de substances toxiques, ce qui a généré une fracture familiale et sociale. L'enfant est identifiée comme la « fille de parents polytoxicomanes » et se voit alors « placée », en décalage avec la société et le temps factuel. Est-elle la « victime d'un refoulé d'humanité qui vous plante en béance » (1), comme l'évoque Patrick Chamoiseau ? L'auteur-éducateur nous la décrit comme « une petite chabine, maigre, aux yeux morts, marquée des signes de maltraitance ancienne. Sur son visage : les stigmates de la drogue et d'une claustration intime, peut-être irréversible » (37). Le dimanche, ce jour évoqué comme une litanie ou un coupe-gorge, ramène l'individu à lui-même. Les enfants placés à « *la Sainte Famille* », « le jour, quittent ce lieu de vie pour leur scolarité, leur formation ou bien leur stage. Ils y reviennent le soir, y dorment la nuit, y restent les jours fériés, et surtout les dimanches » (19).

Ces derniers termes, mis en relief par l'écrivain, tendent à souligner l'existence d'un temps oppressant, de « mangroves mentales » (31) engluant l'être dans un marasme, une forme de paralysie ou de terreur muette. L'auteur, l'écrivain notoire, nous révèle un sentiment étrange, associé à sa pratique d'éducateur, « un personnage intéressant en la matière » (20), puisqu'il est lui-même appelé à observer, accompagner l'enfant dans son processus de « normalisation », de développement du langage :

Quand Sylvain [l'éducateur] m'appelle à l'orée d'un dimanche de grande pluie, j'ai comme une tremblade. Le dimanche, il lui faut occuper les enfants, et, comme les situations difficiles génèrent des enfants pas faciles, le petit peuple de *la Sainte Famille* est toujours difficile à tenir. (19)

Patrick Chamoiseau mentionne peu après : « Alors, quand il m'appelle le dimanche, je tremble et me dérobe : si un dimanche difficile de Sylvain parvient

à joindre le mien, mieux vaut craindre le pire « (20). Soulignons les tremblements récurrents et le climat anxieux qui entoure l'enfant.

L'auteur est appelé à la rescousse par Sylvain qui « veut à tout prix évoquer le cas d'une de ses pensionnaires » (20), Caroline, notamment. Elle s'est soustraite à la vigilance des surveillants et s'est réfugiée « sous les ruines de cette Habitation » Gaschette, mentionnée préalablement. Le lecteur est (re)plongé dans l'ordre esclavagiste et habitationnaire qui permettait au marron antillais de se créer une zone de liberté aux alentours de la plantation, mais, présenté ainsi dans le roman, cet espace de fuite, où se réfugie entre autres Caroline, paraît quelque peu ambigu, car il s'inscrit dans les interstices d'un système qui reste encore intact. Nous pouvons nous référer à Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et à Raphaël Confiant qui évoquaient « l'opaque résistance des nègres marrons bandés dans leur refus » (1989: 38). Patrick Chamoiseau, en se mettant en scène, en tant qu'auteur, et en nous livrant sa pensée dans *Un dimanche au cachot* nous immerge dans cette forme d'opacité latente :

Je n'ose dire à Sylvain qu'à la place de cette enfant j'aurais agi pareil [en se réfugiant sous une ruine de cette Habitation], surtout pour me sauver d'un dimanche ou d'un vide en moi-même... Comme ce n'est pas avouable, je lui soupire ce que je trouve de plus compatissant : « Ah bon ? ». (21)

Le temps semble un facteur paralysant. Il renvoie l'humain à lui-même, à une existence plus ou moins problématique. Le narrateur-auteur bien identifiable par un « je », globalement très présent tout au long du récit, énonce l'histoire d'une fillette au contact d'un éducateur, qui serait présent pour libérer la parole, puisqu'en ce qui le concerne, on peut noter des formules comme celles-ci : « me dit Sylvain au téléphone » (19) ; « Il sait de quoi il parle » ; « Quand Sylvain m'appelle à l'orée d'un dimanche de grande pluie » (*Ibid*) ; « m'a toujours dit

Sylvain » (20); « quand il m'appelle le dimanche » (*Ibid*) ; « Sylvain à tout prix évoquer » (*Ibid*) ; « Sylvain parle de la fillette » (32) ; « Sylvain radote que l'enfant » (34). Sylvain enclenche la parole et invite l'auteur, le « marqueur de Paroles », le « Guerrier de l'Imaginaire » (24) et l'enfant à en faire autant. À « l'ombre de la ruine » (35), dans « cette gueule de pierres qui menaçait [l'] existence et celle de toute l'humanité » (*Ibid*), au cœur de « la voûte hideuse » (37) où se retrouvent Caroline, Sylvain et l'éducateur lui-même, ce dernier ne parvient guère à s'exprimer. Il perd « toute assise rationnelle » (36), cherche « quelques mots à dire » (38) et s'avoue presque vaincu : « La seule phrase qui tournoyait dans mon esprit n'aurait pas eu grand sens : les dimanches sont vraiment des moments difficiles... » (*Ibid*). Il lui est tout aussi malaisé de « toucher à ces objets anciens, surtout ceux qui gisent dans des terres sans mémoires », de toucher « à ces reliques tombées de l'esclavage » (40), d'accepter que cet abri de pierres et un objet ancien puissent « éveiller » la petite Caroline. L'auteur s'insurge donc :

Cet endroit est un cachot... un cachot effrayant !... Et, soulevant mon horrible trouvaille, je hoquetai encore. Et ça, c'est son cadenas...

Je refuse de décrire ces cachots que les esclavagistes appelaient « effrayants ». Ils balisent une ténébreuse mémoire. Ils émergent dans mes livres, juste nommés : ceux qui les ont construits doivent en assumer seuls la damnation. [...] Je n'avais jamais su qu'il en existait à Gaschette. Posés là de toute éternité, en dessous du plateau, derrière les bâtiments, pas très loin des manguiers. Invisibles dans les racines de ce figuier maudit qui s'avitaille dans son horreur. Les cachots effrayants servaient aux Maîtres-békés à briser leurs esclaves. Ils y jetaient un quelconque indocile qui devenait, alors, l'exemple à ne pas suivre durant les mois d'une agonie. [...] Les cachots terrorisaient souvent. Longtemps. [...] Peut-être parce qu'ils y concentrent ce qu'il y a de plus virulent dans le principe esclavagiste » (40-42).

L'écrivain « hoquette », se fige dans une attitude de dénégation, de déficience : « je n'aime pas toucher » (40), « je refuse de décrire », « je n'avais jamais su qu'il en existait à Gaschette » (41). La « forme de terre morte et de rouille millénaire » (39), déracinée sans peine sous la couche d'humus, ce « cadenas » évoqué, « la vieille ferrure » dépoussiérée et tendue sans un mot à Caroline (43) ramènent à la surface une Histoire enfouie, mais encore vivace dans les consciences et les esprits. « Cet endroit » identifié comme un « cachot » ébranle l'individu et la « conscience » qui « s'émiette[nt] entre l'immédiat et le passé, et ne relie[nt] plus rien » (40). La trace, pour reprendre la formule d'Édouard Glissant » ressurgit et équivaut à ce lieu commun où « une pensée du monde rencontre et confirme une pensée du monde ». Elle correspond à ce qui met tous les hommes en « Relation ». *Dans son Traité du Tout-Monde*, comme Glissant l'évoque si bien,

La Race ne figure pas une sente inachevée où on trébuche sans recours, ni une allée fermée sur elle-même, qui borde un territoire. La trace va dans la terre, qui plus jamais ne sera territoire [...] Elle ouvre sur ces temps diffractés que les humanités d'aujourd'hui multiplient entre elles, par conflits et merveilles » (1997 : 18-20).

La voûte pierreuse où se retrouve à genoux l'éducateur mêle les destinées humaines et force à regarder dans une même direction. Patrick Chamoiseau se met en scène dans son texte pour amalgamer son récit empreint de fantaisie à une narration regorgeant de vérités égrenées çà et là. Un tissu de relations étroites et complexes se tisse, une zone d'observation est délimitée pour nous amener à une phase de libération et à la lumière.

Un entrelac d'histoires pour signifier ou fuir l'Histoire

Le récit se situe entre fantaisie coloniale et réalisme historique. Le texte se compose d'un récit-cadre assuré par la voix auctoriale qui se penche sur son expérience d'écrivain, de témoin, et cette narration est elle-même cerclée par d'autres histoires, celle de l'association *La Sainte Famille*, celle de Sylvain et de Caroline, celle du peuple noir, d'une histoire esclavagiste, de l'État. L'auteur écrit d'ailleurs en ce sens :

J'avais écrit sur des esclaves encachotés, mais en veillant à ne jamais me rapprocher d'une telle situation. L'expérience directe ne vaut rien pour l'écrire : elle cache le précieux de l'existence qui souvent ne s'accorde qu'aux fabulations expérimentales. J'avais donc vu les cachots de loin, jamais entré dedans, touché à peine, juste capté leur existence pour, un jour, être capable de l'explorer à l'infini : agrandir ce qu'ils sont, tenter de les comprendre, et de les exorciser... » (42).

La mise à distanciation, les « fabulations expérimentales » évoquées par Chamoiseau constituent une base pour le travail d'écriture. L'adverbe « jamais », employé à deux reprises, tend à intensifier la pratique scripturale. L'écriture prend appui sur une vision lointaine, des fictions, des faits présumés. Cette situation nous permet d'effectuer un parallèle avec « L'allégorie de la caverne », où Socrate convie Glaucon à se représenter :

Des hommes dans une habitation souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux [...] (Platon 514a-517c).

L'homme doit chercher à voir ce qui se cache derrière le « mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux » (Ibidem). Les cachots, évoqués par Chamoiseau, sont vus « de loin », comme un fait naturel et les éléments s'enchaînent comme des données à géométrie fixe, scandées à la mesure, à un temps ternaire : « jamais entré dedans », « touché à peine » (42). Les phases d'exploration, d'agrandissement et d'exorcisation s'ensuivront « un jour ».

Le dimanche est d'ailleurs un jour propice à lever les voiles, à « défaire les murs, ouvrir le monde » (28). Sylvain formule dès les premières pages du roman sa vérité : « Le plus difficile c'est de se trouver l'identité sous l'œil fixe d'un dimanche » (19). L'auteur, « ce dimanche-là », « se démultiplai[t] dans [son] roman débile » (20) ; il reconnaîtra peu après le bien-fondé de la formulation de Sylvain. La fillette veut, nous affirme-t-il, se « sauver d'un dimanche ou d'un vide en [elle]-même » (21). La résistance de l'auteur dissimulé par le biais de détours s'effrite :

Sylvain a raison : difficile de se trouver l'identité sous l'œil fixe d'un dimanche. Et quand il pleut, c'est pire : on est planté en soi sans échappée possible. En semaine, on dispose des compulsions que le capitalisme occidental nous a mises dans les os. Mais le dimanche, l'intensité des pubs et des centres commerciaux s'atténue quelque peu. On est alors victime d'un refoulé d'humanité qui vous plante en béance. (21)

Ce vide du dimanche enlace toute la population, sans exception et ramène l'homme à sa vie, son histoire et l'Histoire qui se vit et se pense ou se repense. Patrick Chamoiseau évoque un de ses souvenirs marquants, comme pour attester cette parole de vérité énoncée par Sylvain :

Un jour, j'ai vu le grand poète de la Négritude, M. Aimé Césaire, arpenter une rue de dimanche latino, dos courbé, mains croisées dans

le dos, portant une charge dont les dieux eux-mêmes n'auraient pu l'exempter. Les poètes entendent ce que taisaient les dimanches dans leur beuglante vérité. (22)

Par le biais du cachot, Caroline et l'éducateur sont « avalés » (45). Patrick Chamoiseau nous propulse dans la période esclavagiste : « En dimanche, c'est la joie !... La corne de lambi sonne. C'est le moment de penser à l'heure qui va venir. [...] Cette jeune femme, que j'appelle L'Oubliée, s'éveille, mais rien n'est clair dans son esprit. [...] La corne qui ouvre à la journée est une loi puissante. Elle réveille même ceux qui ont crevé, et déclenche le décompte des secondes » (45-46). La vie à l'Habitation se déploie, orchestrée par la corne de lambi : « Après la corne : sifflet des commandeurs. Sortir des cases, rejoindre son atelier, s'aligner au-devant de l'économiste qui va compter ou recompter encore » (48). À la fin de la journée, « le sifflet suspend les peines et renvoie aux jardins où chacun doit trouver son manger pour jusqu'au lendemain » (*Ibid*).

La semaine, l'individu se démène, est administré par une entité extérieure. L'auteur se présente en ces termes, sans équivoque :

En semaine, je vis dans un petit pays privé d'autorité que l'on dit d'outre-mer (je suis un Ultramarin). Une métropole nous administre de loin (je suis un ultrapériphérique). Des agents d'un ministère lointain nous développent de budget compatissant en budget bienveillant (je suis le produit anesthésié d'une technocratie postcoloniale)... (22)

Dans les plaines et les villes, l'homme qui semble différer de la figure originelle du Nègre marron emprunte la dissimulation, les tours et les détours pour délivrer un message subversif sous une forme en apparence innocente ou légère. L'homme qui veut échapper à la plantation ou aux réminiscences de l'Habitation se retrouve enfermé dans d'autres carcans avec la résonance de mots gommés. La nuit et le jour, la fillette « se réfugie sous une ruine de cette Habitation » (20),

« dans le bout de ruine pour achever la nuit » (35) où « l'ombre de cette ruine » (*Ibid*) invite à réfléchir sur les systèmes carcéraux mentaux ou matériels érigés par l'homme autour de lui. Le marronnage, rattaché dans le texte au dimanche, appelle l'humain à s'affranchir de l'ordre esclavagiste pour s'enfuir dans les mornes, à s'échapper d'une plantation qui s'étend jusqu'aux confins de l'univers. « L'architecte aux yeux bleus » (8) évoqué par Aimé Césaire dans *Et les chiens se taisaient* parcourt du regard la plantation panoptique qu'il s'est construite et semble rappeler une sombre réalité :

nègre nègre nègre depuis le fond
du ciel immémorial
un peu moins fort qu'aujourd'hui,
mais trop fort cependant
et ce fou hurlement de chiens et de chevaux
qu'il pousse à notre poursuite toujours marronne
(Césaire, 1961:81).

Le marron est appelé à marronner à nouveau, au-delà de toutes les limites envisageables pour s'arracher, selon Richard Burton, aux dogmes que l'Occident a lancés à ses trousses. En plus, il faut *tout* marronner – langage, poésie, philosophie, culture – si l'on veut s'échapper à une hégémonie blanche apparemment ubiquitaire et omnipotente.

Patrick Chamoiseau s'empare des mots pour se décentrer, se déconstruire et se reconstruire :

Ils vont en moi, je vais en eux, pour explorer ce que le monde nous fait en dehors, en dedans. Je suis explosé d'écriture. En mots et en images. Chaque mot : un univers à inventer. Chaque image : un pays à trouver sans territoire et sans frontières. (25)

La question lancinante posée par Aimé Césaire à René Depestre s'adresse encore au peuple noir : « Marronnerons-nous Depestre, marronnerons-nous ? » (Césaire,

1983: 63) et nous remet en mémoire que le « chien blanc du nord » (*Ibid.* : 63) est encore présent et que de simples pierres ou quelques imprécations ne suffisent guère pour le mettre en fuite. Le va-et-vient entre les mornes et les plaines doit permettre à l'individu moderne de s'enrichir dignement et de s'inscrire dans un processus de marronnage intra-urbain.

En dehors de l'Habitation, cet espace concentrationnaire, selon certains écrivains martiniquais, Aimé Césaire, Patrick Chamoiseau, Édouard Glissant notamment, c'est la stratégie du détour qui doit se mettre en place. Et il s'agit alors pour le peuple noir de ne plus être cantonné au silence, mais d'opérer des entrelacements d'histoires pour convoquer l'Histoire, s'en rendre maître, prendre son contrepied et retrouver ou accéder à son humanité. L'héritage du nègre marron comme tout autre legs, compris, vécu et déployé à bon escient, telle une arme miraculeuse, peut libérer l'homme de tout cachot, combler les lacunes mémorielles et générer des renaissances, même en pays déchiré ou mêlé. Recouvrer la mémoire amène l'homme à se découvrir lui-même, à opérer une entreprise de décolonisation individuelle, puis collective. Indépendamment de l'espace, du temps et de ce cycle sinusoïdal dans lequel l'homme a tendance à s'inscrire et à se complaire, il semble crucial d'opérer, à partir des lignes courbes et sinueuses de l'Histoire, le maillage de réécritures introspectives et rédemptrices.

Bibliographie

Bernabé, Jean, Chamoiseau, Patrick et Confiant, Raphaël, *Éloge de la Créolité*, Paris, Gallimard, Presses universitaires créoles, 1989.

Burton, Richard, *Le Roman marron : études sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Césaire, Aimé, « Corps perdu », *Cadastre*, Paris, Seuil, 1961.

_____, « Le Verbe marronner » *Noria*. 1983.

_____, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1983.

Chamoiseau, Patrick, *Un Dimanche au cachot*, Paris, Gallimard, 2007.

Debien, Gabriel, *Les Esclaves aux Antilles Françaises XVIIè- XVIIIè Siècles*, Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1974.

De Caritat, Jean-Antoine, marquis de Condorcet. « Sur l'admission des députés de Saint-Domingue dans l'Assemblée nationale. » dans, J. Breteau et M.

Lancelin, *Des chaînes à la liberté : choix de textes français sur les traites négrières et esclavage de 1615 à 1848*, Paris, Apogée, 1998.

Fouchard, Jean, *Les Marrons de la liberté*, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1988.

Glissant, Édouard, *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997.

Platon, *République*, VII. 514a-517c.